

L'ANISHINABE DES TEMPS MODERNES, TOUJOURS ATTACHÉ À SA CULTURE

DOSSIER

Geneviève Tremblay

Bien qu'étant originaire de Rouyn-Noranda, j'avoue qu'avant de faire mes études en biologie, je ne connaissais que très peu de choses de ce peuple dont nous occupons le territoire traditionnel. Au fil de ma formation, j'entretenais le désir d'en savoir plus sur les Premières Nations, et c'est naturellement que j'ai accepté un poste de biologiste au sein du Conseil tribal de la nation algonquine Anishinabeg. Bien que j'ai eu l'occasion de travailler avec la plupart des communautés, il serait prétentieux de ma part d'insinuer que je pourrai dresser un portrait complet de cette nation. Je parlerai ici des Anishinabeg que j'ai connus, de ceux que j'ai côtoyés et qui m'ont livré des bribes de leur histoire, de leur vécu. Les observations que je partage avec les lecteurs dans ce texte sont basées sur des expériences se rapportant à un individu ou à un groupe d'individus, et non à la nation en entier. Il me paraît important de mettre en garde le lecteur de tirer des généralités des lignes qui suivent.

Geneviève Tremblay

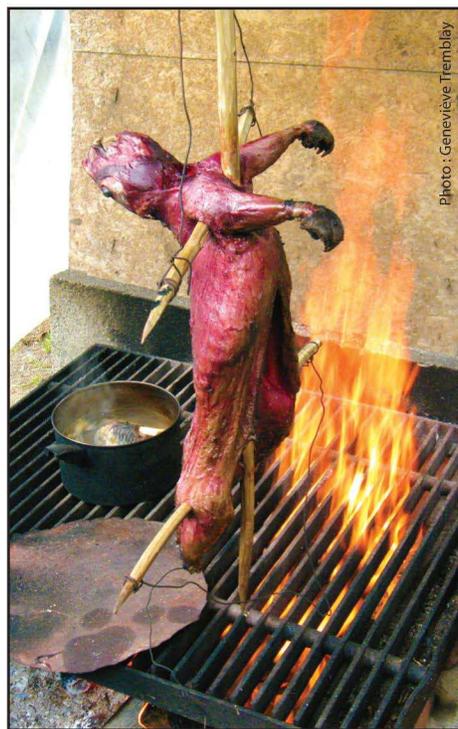
Le peuple anishinabe occupe pratiquement tout l'ouest du Québec, mais c'est en Abitibi et dans le Témiscamingue que sa présence est la plus marquée alors qu'on y trouve sept communautés. Pourtant, le « peuple invisible », comme le décrivait Richard Desjardins, est très mal connu, même de ceux qui côtoient les Anishinabeg quotidiennement.

Une des premières choses que j'ai remarquées lors de mes contacts initiaux avec les Algonquins, c'est combien l'esprit de partage est répandu. Ainsi, lorsqu'un membre de la communauté a connu une récolte fructueuse, il songera instinctivement à partager le fruit de cette récolte avec les autres, particulièrement dans le cas de l'orignal. Selon les circonstances, la générosité du chasseur se portera sur les aînés ou vers les membres de sa famille élargie, puis ses amies ou ses voisins. Parfois, il lancera simplement un « appel à tous » dans la communauté, et ce sera le principe du « premier arrivé, premier servi ».

J'ai d'ailleurs été frappée par l'importance et le respect accordés aux aînés, qui détiennent généralement une place de choix dans les communautés des Premières Nations. On rencontre régulièrement des maisons multigénérationnelles et, en général, on accorde une grande importance à l'écoute, au respect et à la valorisation des enseignements des aînés, qui sont en quelque sorte les « gardiens » de la culture et de la connaissance du territoire.

Même si l'époque de la traite des fourrures est depuis longtemps révolue, plusieurs membres des Premières Nations pratiquent encore la trappe, que ce soit pour leur alimentation ou pour en tirer un revenu d'appoint. Certains,

surtout les plus vieux, passeront des semaines, voire des mois, en forêt pour profiter de la saison de piégeage. Au début, c'est la période du castor, que plusieurs trappent moins pour la peau que pour la viande qu'ils considèrent comme un vrai régal! Avec les grands froids vient ensuite la récolte des autres animaux à fourrure. Certains font même encore le fumage de la viande et des peaux comme le faisaient leurs ancêtres avec du bois pourri, ainsi que le tannage des peaux et du cuir de manière traditionnelle.



Les « beans », la Bannik et le castor font partie de l'alimentation traditionnelle et sont souvent cuisinés à l'extérieur directement sur le feu



Danseur traditionnel du Lac Simon lors d'un pow wow

De plus, avec le regard holistique caractéristique des Premières Nations, ils ne perçoivent pas le territoire comme un espace géographique duquel on peut tirer profit des ressources « exploitables ». En effet, le territoire revêt un caractère beaucoup plus complexe, plus fondamental. Pour eux, c'est la Terre-mère, *Aki* ou *Djôjô Aki* dans la langue anishinabe, c'est-à-dire la mère de tous les êtres, celle qui nourrit, celle qui protège, celle qui offre depuis des générations. D'ailleurs, les Anishinabeg estiment que toute intervention sur le territoire doit être planifiée en fonction de préserver les bienfaits de la Terre-mère pour les sept générations à venir.

Ils éviteront ainsi le gaspillage, devenu malheureusement la caractéristique de notre société de consommation. En effet, du castor, ils aimeront particulièrement manger les joues, le cerveau et la viande contenue dans les coussinets des quatre pattes. De l'orignal, ils consommeront la plupart des organes, dont certaines parties de l'estomac, mais aussi la langue, le museau et les yeux. Ils conserveront parfois certains os pour faire des objets d'artisanat, des outils ou

des jouets, tels qu'un bilboquet fait à partir des os de la patte arrière de l'original. Ils peuvent aussi conserver les vertèbres de brochet, utilisées en guise de décoration pour les colliers.

D'ailleurs, plusieurs femmes font montre de leurs talents dans les travaux d'artisanat. Elles s'adonnent à la couture de toute sorte – des jupes et des habits traditionnels, des mocassins et des mitaines –, à la broderie, à la confection de Mazipicin, une sorte de porte-bébé traditionnel, et à de nombreux autres travaux.



photo : Francesca Nottaway

Mazipicin traditionnel pour envelopper les enfants la nuit

Dans plusieurs communautés, on pourra également trouver des artisans qui travaillent l'écorce de bouleau, notamment pour la confection de ces fameux canots d'écorce, une spécialité des peuples autochtones qui étaient anciennement nomades, comme les Algonquins! Une autre technique d'artisanat consiste à plier une mince écorce de bouleau et à mordiller les bords de manière à marquer l'écorce de fines coches, ce qui crée un dessin artistique lorsque le morceau est déplié.

Et qu'en est-il de la spiritualité dans tout cela? Je dirais qu'il existe encore aujourd'hui plusieurs manifestations et pratiques des croyances et de la spiritualité ancestrales. Entre autres, plusieurs Anishinabeg considèrent que les animaux, les arbres et même certains éléments, tels que les pierres et le feu, sont dotés d'un esprit au même titre que les humains. Remplacé de force depuis deux siècles par le Dieu des catholiques, le *Kitchi Manito*, qu'ils désignent sous le nom du Créateur, reprend sa place dans la spiritualité autochtone. Plusieurs pratiques consistent donc à poser des gestes afin de démontrer une certaine forme de respect envers ces esprits. Par exemple, lors d'un festin ou d'un autre évènement important comportant un repas, on ira déposer de la nourriture dans la forêt pour les esprits. Aussi, lorsqu'on prélève une ressource ou pour marquer un évènement important ou significatif, on déposera du tabac sur la terre pour remercier le Créateur. On pensera entre autres à remercier l'arbre pour le bois ou pour l'écorce qu'il nous a fournie et l'esprit de l'animal dont on vient de prendre la vie lors d'une chasse par exemple.

Par ailleurs, l'introduction du mode de vie occidental a certes apporté son lot de changements, à commencer par les modes de déplacement. La colonisation des territoires que les Premières Nations occupaient depuis des millénaires, le développement des villes et l'implantation de grandes industries ont engendré une occupation et une fragmentation importantes du territoire et des habitats fauniques et floristiques. Les distances à parcourir pour accéder aux ressources sont donc de plus en plus grandes. De plus, puisque la vie moderne a contribué à introduire un nouveau concept du travail chez plusieurs familles, il n'est plus possible



photo : Sophie Boivin

Kokom Suzanne, la doyenne des communautés de Lac Simon et de Kitchisakik, avec son dernier panier d'écorces, fabriqué à l'âge de 92 ans.

pour la plupart d'entre elles d'aller vivre pour plusieurs mois consécutifs en forêt. Ils s'y rendront donc la fin de semaine ou durant les vacances, il devient alors nécessaire d'avoir un moyen de transport plus rapide que la raquette et le canot.

Si les gouvernements ont tenté depuis plus de cent ans de confiner les peuples autochtones à de minuscules territoires que sont les réserves indiennes, il faut savoir que plusieurs membres des Premières Nations habitent littéralement le territoire. Ils le connaissent et le décrivent, en images et en souvenirs, avec une précision qui dépasse parfois l'entendement. Aussi existe-t-il une connexion profonde avec le territoire qui est la source même de leur culture.

Outre l'invasion de leur territoire, les politiques d'assimilation qui ont eu cours durant un siècle, particulièrement à l'époque des pensionnats, ont grandement contribué à l'effritement de la culture. Toutefois, je remarque aujourd'hui qu'il y a d'énormes efforts de reconstruction et de réappropriation de la culture ainsi que des valeurs traditionnelles perdues au cours des années passées. On réinstalle tranquillement le principe des grands rassemblements, comme les pow-wow, mais également sous d'autres formes. Je pense entre autres au *Midiwin*, un type de rassemblement qu'on tient aujourd'hui dans une grande loge où l'on pratique les baptêmes et les adoptions traditionnels, les rites de guérison et les enseignements. Plusieurs efforts sont également déployés pour la préservation de la connaissance de la médecine et pour l'enseignement de la langue, de la vision du territoire et des pratiques qui étaient autrefois admises ou bannies par les aînés. Finalement, il y a fort à parier que la culture anishinabe, bien que menacée sous plusieurs aspects, saura survivre encore longtemps, à l'instar du peuple qui la véhicule! ■